

«LE MOMENT OÙ JE PARLE EST DÉJÀ LOIN DE MOI»

D. R. POPA

Écrivain, Directeur associé de la Bibliothèque de Droit International,
NEW YORK University School of Law

Avec Néné Culianu j'ai toujours eu la sensation absolument singulière de me trouver dans la proximité du génie. Nous étions cousins – éloignés, d'ailleurs –, mais, au delà de cette parenté, ce qui nous lia à travers les années ce fut une profonde, unique amitié. À cette époque-là les histoires mystérieuses de Borges et les phantasmes de Pieyre de Mandiargues faisaient partie de notre existence presque quotidienne. Je n'exagère point si je dis qu'on était plus intéressé du grand Ouroboros que de la queue pour acheter du pain ou de la viande. Et Néné Culianu était le cœur de nos aventures spirituelles dans des mondes inconnus, que nous frôlions avec surprise, étonnement et ce plaisir secret qui a toujours été celui de l'évasion. Car, en un sens, il s'agissait d'une sorte de résistance à l'ignorance et à ces cadres procustiens d'une société condamnée à la stupidité et au désespoir. Et je dois dire que c'était justement Néné qui nous avait stimulé ce goût de l'évasion – je parle maintenant de son groupe à Bucarest, dans les années '60-'70. C'est drôle, mais je ne me sens pas en état d'évoquer ici l'image du génie, mais celle d'un être humain exceptionnel qui fut mon ami.

*«Hâtons-nous, le temps fuit et nous traîne avec soi,
Le moment où je parle est déjà loin de moi.»*

Néné possédait ce rare talent de jouer avec les choses les plus sérieuses. Parfois j'avais l'impression qu'il agissait en vertu d'un pari qu'il avait fait (peut-être avec soi-même!) et qu'il devait gagner à tout prix. En cette circonstance particulière que je viens d'évoquer nous étions trois: moi, Néné et notre cousin commun, Miron. Néné nous avait récité les vers et nous devions deviner l'auteur. On était copains mais, d'une manière tout à fait gracieuse et profondément amicale, il était en même temps notre professeur. Et tout cela sans jamais nous embarrasser. Il *partageait* son savoir avec nous, il nous voulait faire lire, comprendre et, pourquoi pas?, aimer ce qu'il lisait, comprenait, aimait. J'ai toujours remarqué ce talent pédagogique exceptionnel qu'il avait et qu'il illustrait le plus souvent au moyen du jeu, de la ludicité et parfois d'une sorte de concours.

Je ne me rappelle plus les noms que nous avons jetés sur la table de cette conversation juvénile, dans le Iași de nos merveilleuses vacances. Mais on avait certainement pensé à quelques poètes modernes. Puis, d'un air tout à fait triomphant, Néné a dit d'une voix de tonnerre: «*C'est Boileau!*», ou, plutôt: «*C'est du Boileau!*». Je ne sais pas précisément quand il avait fait la découverte, qui nous a beaucoup étonnés d'ailleurs («*Tiens, c'était papa Boileau!*»), mais cette façon de communiquer, de partager l'information, le plaisir, la surprise, la tension intellectuelle lui était tout à fait propre, spécifique. À cette époque-là, nous autres, nous lisions des tas de livres, pêle-mêle, d'une manière à peu près chaotique, dans un Bucarest où les livres étrangers n'étaient ni bon marché, ni très facile à procurer (je ne parle pas maintenant de Boileau, par exemple!).

Mais Néné, lui, il était complètement différent. Sa discipline intellectuelle nous a toujours bouleversés. À savoir, la ténacité avec laquelle il poursuivait les lignes – pas toujours visibles pour nous! – d'un projet spirituel total, qui jumelait d'un seul trait les sciences, la littérature, les religions et la philosophie. Il faut dire qu'il était, à moins de 20

ans à peine, d'une maturité hors du commun, bien qu'il payât parfois le prix de l'âge, étant toujours le plus brillant, le plus inventif dans nos innombrables farces et facéties de jeunesse. Je dois ajouter qu'il n'était pas atteint de ce désabusement que j'ai pu constater chez moi-même et chez tant d'autres intellectuels, écrivains et artistes roumains. Ce découragement, cette amertume qui nous rendaient si vulnérables à l'extérieur. Son amertume – si elle transparaisait parfois – était plutôt d'une nature fondamentale, pas circonstancielle, comme la nôtre. Il trouvait toujours la ferveur et l'énergie de *se former* comme s'il s'agissait d'un plan dirais-je objectif, irrépessible. Comme dans le célèbre passage de *Phédon*: «*Dis, Socrate, pourquoi apprends-tu à jouer de la lyre puisque tu vas mourir? – Pour apprendre à jouer de la lyre avant de mourir*». C'est, à mon avis, justement ce que Néné faisait dans sa jeunesse, à Bucarest.

À dix-neuf ans, dans une banale lettre de vacances, qu'il m'adressait de Iași, il faisait référence à quelques textes de Sextus Empiricus, transcrivait je ne sais plus quel passage d'Anaximandre, citait copieusement la Bhagavad-Gītā. Et il faisait tout cela d'un air tout à fait naturel, sans prétention ou pédanterie. Je ne dirais pas qu'il était un encyclopédiste. L'encyclopédiste, à mon avis du moins, s'efforce d'établir une sorte de collection du savoir, dont la valeur (et, peut-être la satisfaction aussi!) réside en soi-même. Néné, au contraire, vivait tout ce qu'il lisait, tout ce qu'il accumulait. Chez lui, c'était surtout le spectacle d'un être qui intégrait la connaissance dans l'existence même. Et c'était peut-être ici la source de ce sentiment particulier que j'ai toujours eu en sa présence: d'avoir vécu dans la proximité d'un génie.

Je vais illustrer son style et la profondeur de sa pensée avec le fragment d'une autre lettre de vacances qu'il m'a écrit en 1969. Il venait de finir le manuscrit de son premier livre de nouvelles, *L'Art de la fugue* ou *L'art de fuir* (en roumain *Arta fugii* signifiant les deux) qu'il n'a jamais d'ailleurs eu la chance de faire paraître:

«Il y a bien peu jusqu'à la fatigue, aux yeux mi-clos, aux mains tremblantes, à la tête noyée dans une eau noire. En vérité, je te le dis, il n'y avait aucun homme plus fatigué que moi; le sentiment de la fatigue est prélogique, de la même famille que les hallucinations, que les extases, que la croyance, que le délire. Je suis passé par ce désert peuplé par les voix seulement de Dieu; je fus ivre et pourtant je ne mourus pas; je suis coupable de ma vie envers mon être qui veut s'éteindre. Maintenant je ne suis plus fatigué que dans une mesure toute commune. On appelle sage femmes celles qui aident les enfants à naître; on devrait appeler sage homme celui qui s'aide, lui, à re-naître. En adoptant cette signification, je suis un sage homme. Mon enfant est un art, qui n'est que moi-même».

«Le moment où je parle est déjà loin de moi». Il lui est arrivé de répéter ces vers plusieurs fois durant notre existence commune, en Roumanie. C'était comme s'il voulait éclaircir un sens ésotérique, caché, qui lui échappait systématiquement. C'est peut-être bizarre, mais c'est justement sur ces vers que je me suis arrêté le jour où j'ai appris sa mort et, pour la première fois, je me suis rendu compte non plus de l'inexorable passage du temps, qui pourrait en être la connotation la plus commune, mais d'une sorte de séparation douloureuse de l'être et du discours.

Je l'ai vu une seule fois se mettre en colère. L'épisode est lié à une rencontre significative. C'était à Rome, en 1974. Je venais d'arriver de Bucarest pour passer deux mois en Italie comme boursier. Lui, il venait d'être nommé professeur assistant à l'Université Catholique de Milan. C'était pour la première fois qu'on se revoyait, après sa "défection" en 1972. Nous découvrions ensemble les splendeurs de la cité éternelle, car lui, comme il me disait, n'avait pas eu le temps de faire du tourisme dans son pays d'adoption. Parfois il lui arrivait de travailler jusqu'à 20 heures par jours. D'ailleurs, il avait fait cela

«LE MOMENT OÙ JE PARLE...»

déjà à Bucarest, comme étudiant, sans se soucier trop de ses limites physiques, et il faut dire que Néné était en effet d'une constitution très fragile. Nous voilà sur la Via Nomentana, à la recherche des chimères de Pirandello, ou flânant à l'aise de San Luigi dei Francesi à Santa Maria Sopra Minerva...

Un soir, comme on s'efforçait de récupérer le temps perdu, je lui fis se rappeler une histoire ancienne, qui remontait à plus de cinq ans, à Bucarest. En ce temps-là, je me trouvais dans une sorte de crise adolescente, où tout s'écroulait autour de moi et il ne me restait aucun appui. Alors, après des heures de tabac, mauvais vin et discussions stériles, il avait pris ma main et m'avait dit: *«Ne t'en fais pas, mon vieux! Tout est très bien avec toi. Tu verras. Je sais tout sur toi. Un beau jour je te le dirai!»* Maintenant, à Rome, tout d'un coup, je lui ai demandé de me le dire. Et alors je l'ai vraiment vu se mettre en colère. Il trouvait ses mots à peine. *«Soyons sérieux! – il m'a dit. Voyons... Comment as-tu pu croire une bêtise pareille? C'est ridicule! C'est impardonnable. Personne n'a le droit de faire cela... de croire cela! Comment est-ce que tu veux que je te le dise... C'est affreux!»*

On a changé de sujet, je ne lui ai pas dit que, quand même, pour quelques années j'avais vécu avec une sorte de confiance en le sachant le propriétaire du secret (s'il y en avait vraiment eu un!) de mon existence. Maintenant, que j'ai passé la quarantaine, je doute bien d'être plus sage qu'alors, et je pense toujours qu'il savait quelque chose de très important sur moi, peut-être comme il le savait sur tous ceux qui lui avait été proches. Le lendemain je quittais Rome pour Padoue. On s'est embrassé pour la dernière fois. Je me rappelle son petit sourire (ironique? triste? avec lui il y avait toujours cet unique esprit grave et moqueur), en me disant, peut-être pour la dixième fois: *«Écoute, je dois faire mon devoir. Tu n'as qu'à demander les papiers nécessaires à n'importe quel inspectorat de police. N'y pense pas trop! C'est bien simple, tu verras!»*

Il pensait me faire renaître dans l'Occident européen. Mais je n'étais pas encore préparé pour la grande rupture, que je ne ferais d'ailleurs que 11 ans plus tard.

Alors je garde ce sourire ironique ou triste comme sa dernière image. Sachant que, de toute façon, le moment où je parle est déjà si loin de moi... J'ai dit: sa dernière image, mais je l'ai certainement vu depuis dans mes rêves, et je le vois encore. Parfois on est tous ensemble, comme dans les images figées que le trompe-l'œil de la nostalgie pourrait appeler "les beaux vieux temps". Avec Néné, le groupe entier a vécu avec une intensité – pas seulement intellectuelle – qu'on n'a jamais retrouvée depuis. Sa pensée était la plus profonde, sa capacité d'effort la plus redoutable, son rire le plus fort et le plus éclatant. Dans tous les domaines, il nous était supérieur – en tout! Triste ironie: nous voilà condamnés à le dépasser en un seul chapitre: la longévité.

New York, le 17 Août 1993.